

**« La Renaissance dans la recherche historique récente :  
domaines d'enquête, pistes de réflexion » [Résumé]**

Il s'est principalement agi de présenter quelques pistes de réflexion récentes de la recherche autour de l'histoire de la « Renaissance », entendue non au sens assez lâche d'une simple tranche chronologique, mais en tant que notion centrale de l'histoire culturelle de l'Europe entre fin du Moyen Âge et début de l'époque moderne, ayant partie liée avec l'essor du mouvement humaniste. Le Quattrocento italien a fait l'objet d'une attention particulière au cours d'un propos articulé en quatre temps, qui correspondaient à quatre perspectives majeures d'enquête :

- 1. Le mythe d'une « renaissance » ou l'affirmation d'un imaginaire triomphant de la modernité [perspective mémorielle]**
- 2. Une frénésie de savoir : l'essor tous azimuts de l'érudition antiquaire [perspective intellectuelle et artistique]**
- 3. « Une révolution culturelle à l'usage des dominants » (L. Martines) [perspective socio-politique]**
- 4. Un mouvement européen : circulations, adaptations, polarités [perspective d'histoire globale]**

La première partie abordée a essayé de mettre en lumière les possibilités d'interprétation autour d'une représentation idéale de l'Histoire qui prend forme à partir du début du XV<sup>e</sup> siècle sous la plume des premiers humanistes et qui est constitutive de la conscience historique occidentale :

- La mise en forme dans la littérature d'un mythe collectif autour du « réveil » de la civilisation et des siècles de « ténèbres » qui auraient précédé (phraséologie, épisodes fondateurs, grandes figures), avec l'inclusion progressive de la production artistique dans cet imaginaire triomphant ; la « captation florentine » de la mémoire de la Renaissance.
- L'influence sur la longue durée, en Occident, de cette mémoire mythifiée : le poids des connotations lexicales (« mécène » ; « gothique » ; « médiéval » *etc.*) ; le réemploi de ces représentations glorifiées dans l'industrie du tourisme et du divertissement, et comme références identitaires des nations européennes (sur les monnaies italiennes par exemple).
- Les réévaluations autour de l'usage du terme « Renaissance » comme catégorie historiographique depuis Burckhardt et Michelet.

La deuxième partie a porté l'attention sur le rôle toujours prégnant des travaux consacrés aux renouvellements des répertoires (formes, motifs, références) de la production savante et artistique du temps, sous l'impulsion de lettrés et d'artistes qui ont été les précurseurs de la « redécouverte de l'Antiquité » :

- L'essor d'une véritable *passion antiquaire*, partagée et exaltée : les formes d'idôlatrie autour des vestiges et des auteurs gréco-latins.
- Le projet fondamental de restituer la langue latine dans un état classique considéré comme parfait : développement de la lexicographie, de traités sur la grammaire et l'orthographe ; la diffusion d'un latin imité de Cicéron.

- L'invention de registres de production intellectuelle et artistique à travers quelques cas : l'étude du Grec comme discipline savante ; l'importance croissante de la pratique du relevé d'architecture sur les ruines antique de Rome ; la codification de l'écriture humanistique.

La troisième partie a fait ressortir la nécessité d'envisager la culture de la « Renaissance » en tant que nouveau système de distinction et de légitimation mis à la disposition des élites, qui a à la fois été perçu comme un outil *sine qua non* de cooptation et d'ascension sociale et été employé dans des contextes très variés comme un modèle de la communication politique :

- La standardisation et le succès d'une éloquence néo-cicéronienne fondée sur des lieux communs (la référence aux héros de l'Antiquité *etc.*), qui participe aux renouvellement des idéologies traditionnelles ; l'usage des *studia humanitatis* comme culture officielle et l'omniprésence de l'image de la « seconde Rome ».
- La promotion de figures stéréotypées du pouvoir : le secrétaire/chancelier ; le courtisan ; le prince protecteur des arts et des lettres...
- Le rôle des acteurs de second rang dans la popularité et la banalisation de cette mode culturelle : les parcours de lettrés ou d'artistes méconnus ayant cherché à manier les codes de cette nouvelle culture pour faire carrière ; les aspirations des aristocraties et élites sociales subalternes à s'emparer de ces mêmes codes.

La quatrième partie a évoqué la portée très rapidement internationale d'un phénomène d'abord né dans l'Italie centro-septentrionale et a signalé quelques pistes d'enquête autour des vecteurs et des formes du mouvement d'eupéanisation de la Renaissance :

- L'étude de la formation de la « république des Lettres » : le développement du modèle de la correspondance latine savante ; la constitution de réseaux épistolaires.
- L'« exportation » des lettrés et artistes italiens en Europe : la formation d'un marché de recrutement des secrétaires et des poètes dans les différentes cours européennes ; l'impact des circulations universitaires, en particulier entre l'Italie et l'espace germanique.
- Le rôle des grands conciles généraux (Constance, Bâle-Ferrare-Florence) comme caisses de résonance et « marchés aux livres ».
- Les miscellanées rhétoriques comme vecteurs d'homogénéisation culturelle : la dissémination des mêmes corpus de référence sous forme de centaines de compilations manuscrites ; le succès remarquable de certains textes (les oraisons funèbres par ex.) copiés et imités à travers toute l'Europe.